

Stacey, C.P. *Canadian and the Age of Conflict : A History of Canadian External Policies. Volume 2 : 1921-1948 The Mackenzie King Era*. Toronto-Buffalo-London, University of Toronto Press, 1981, 501 p.

A.R. Brûlé

Volume 14, numéro 2, 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701521ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701521ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brûlé, A. (1983). Compte rendu de [Stacey, C.P. *Canadian and the Age of Conflict : A History of Canadian External Policies. Volume 2 : 1921-1948 The Mackenzie King Era*. Toronto-Buffalo-London, University of Toronto Press, 1981, 501 p.] *Études internationales*, 14(2), 381–383. <https://doi.org/10.7202/701521ar>

Bulgarie, ainsi que dans la partie bulgarophone de la Macédoine, alors sous les Ottomans, l'appui moral et matériel que cet organisme avait obtenu du gouvernement bulgare, ses premières tentatives d'extorsion, d'enlèvements, et de vols à main armée, le tout suivant de près la tradition de banditisme balkanique, nourri de l'injustice et de l'arbitraire du gouvernement ottoman plusieurs fois séculaire. C'est dans ce premier chapitre que le point de vue de l'auteur est orienté par ses sources et c'est ici que le manque d'équilibre est le plus évident.

Mme Sherman révèle ses talents de narratrice à partir du moment où l'IMRO décide de se libérer de la tutelle du gouvernement bulgare en agissant à son propre compte pour se procurer une somme d'argent provenant de sources non bulgares afin de faire promouvoir la cause bulgare en Macédoine et dans le monde. Les tentatives d'extorsion contre Grecs ou Turcs n'ayant pas été rentables, l'idée d'enlever un missionnaire américain a été adoptée et exécutée sans grande difficulté. Ici commence l'aventure éprouvante de Mlle Ellen Stone, une missionnaire américaine laïque protestante de 55 ans et de sa compagne Catherine Tsilka, cette dernière enceinte de cinq mois, enlevées en route pour les affaires de leur mission en territoire ottoman, mais tout près de la frontière bulgare. Les bandits étaient tous bulgares, membres de l'IMRO, et presque tous originaires de la région où l'enlèvement a eu lieu. Selon leur raisonnement, puisque leur but final était la libération de la Macédoine du joug ottoman (et son rattachement ultérieur à la Bulgarie), leur cause ne pouvait qu'avoir un écho favorable. En effet, aujourd'hui, pour commémorer les événements dramatiques qui ont suivi cet enlèvement, mais aussi pour apposer un sceau d'approbation du gouvernement bulgare – ce qui a échappé à l'attention de l'auteur – un village de la région porte le nom du chef de la bande des ravisseurs, Sandanski, un révolutionnaire gauchisant qui a fini par être assassiné en 1915.

À la suite de cette opération, Sandanski a obtenu pour son organisation 230 livres d'or américain, mais au frais d'une notoriété désas-

treuse pour la cause qu'il voulait promouvoir en dehors du contexte bulgare. Quoique l'opération enlèvement-extorsion, coûteuse en privations pour les victimes, ait mis les nerfs à l'épreuve des responsables américains, turcs et bulgares (dans cet ordre), les résultats obtenus par l'IMRO ne peuvent pas être considérés comme positifs. Effectivement, cette énorme somme d'argent a été utilisée pour soulever la population bulgare de la Macédoine contre les Ottomans. La révolte a eu lieu en août 1903, mais elle a été noyée dans le sang et l'armée turque a eu une nouvelle occasion de faire preuve de sa brutalité. Quant à l'opinion publique en Occident et aux États-Unis en particulier elle était aliénée de la cause bulgare, tant en ce qui concerne les affaires de macédoine que les relations bulgaro-ottomanes en général.

Intéressant comme récit d'un enlèvement, ce petit livre est important pour ses implications sur des événements politiques qui l'ont suivi. Il ajoute à notre connaissance d'un aspect important de l'histoire balkanique au début de notre siècle et nous dit plus qu'il n'a l'air de le faire.

Basile SPIRIDONAKIS

Département d'histoire
Université de Sherbrooke

STACEY, C.P. *Canada and the Age of Conflict: A History of Canadian External Policies. Volume 2: 1921-1948 The MacKenzie King Era*. Toronto-Buffalo-London, University of Toronto Press, 1981, 501 p.

Je n'ai pas l'intention de faire ici une recension littéraire de l'oeuvre du colonel Stacey. Celle-ci fut déjà faite dans plusieurs autres revues et journaux et par des plumes beaucoup plus sages et expérimentées que la mienne. J'aimerais cependant relever certains aspects de ce que l'on pourrait convenir d'appeler au Canada la « chose militaire ».

Le colonel Stacey nous a fait attendre quatre années avant de faire paraître ce deuxième et dernier volume sur le *Canada and*

the Age of Conflict. L'attente en valait bien la peine, cette oeuvre d'érudit, pour ne pas dire de moine, tout en étant très personnelle est de qualité supérieure tant par son contenu très exhaustif que par la forme étant d'une lecture facile et agréable.

Ce qui frappera le plus le lecteur « militaire » sera sans doute la candeur et surtout l'audace dont fait preuve l'auteur, lorsqu'il discute en de brefs passages de la chose militaire. (Au Canada « la chose militaire » n'est-elle jamais autre chose qu'un bref passage?). D'abord Stacey nous remémore et ce sans y aller de main douce, notre part infime dans l'élaboration et la direction des événements martiaux de la deuxième grande guerre. Il suffira ici de citer quelques lignes: « The Canadian authorities has no means of influencing the course of a campaign to which a Canadian force had been committed; nor had they any source of official information on the course of planning for such a campaign as it proceeded. » De plus et c'est fort regrettable à mon avis: « the British military authorities exercised considerable influence over Canadian appointments overseas. ...The supreme example... was the... unseating of McNaughton... » Je ne voudrais pas exagérer mais les Alliés voulaient bien nos navires, nos avions et nos soldats mais se seraient fort bien accommodés sans nos généraux et nos politiciens.

Sur ce point Stacey révèle, et c'est à son honneur, qu'en vérité le mythe des États-Unis qui coopérèrent plus facilement et positivement avec nous que la Grande-Bretagne ne résiste pas à l'analyse. De fait si notre mère patrie anglophone nous prenait pour acquis dans son sein et si ses officiers nous voyaient bénévolement comme de jeunes coloniaux, nos voisins du Sud eux savaient nous traiter en enfant pauvre tout en nous voyant parfois comme des serfs de l'empire.

Mais il y a plus, beaucoup plus, Stacey ose proclamer notre mentalité coloniale, nos courbettes devant les militaires et hommes d'État britanniques, plus tard s'ajouteront les courbettes devant les officiers américains sinon leurs hommes d'État. Cette mentalité de

colonisé serait-elle toujours présente dans les corridors du quartier général devant les officiers soit d'échange, soit d'ambassade de Grande-Bretagne, des États-Unis ou de République d'Allemagne? Serait-elle aussi toujours présente dans nos plans d'opérations et de délégation de nos troupes à d'autres contingents?

En tant que Canadien-français je n'ai pu qu'admirer l'impartialité de Stacey lorsqu'il discute des tensions entre les nations fondatrices canadiennes en ce qui a trait à notre participation à cette guerre outre-mer. Il n'a pas dû lui être facile de traiter de ce sujet tout en y laissant l'émotion et ses mythes de côté. Malgré toutes ses proclamations contre la guerre en Europe, les francophones canadiens ont payé amplement de leur sang leur dette à la démocratie. Comme le dit si bien Stacey lui-même quelle quantité de sang doit être versée avant d'être écouté dans l'arène politique?

Un dernier point qui à mon avis mérite d'être mentionné pour l'intérêt qu'il pourrait avoir pour les membres canadiens du comité conjoint permanent sur la défense (PJBD). Stacey souligne cette tendance américaine et toujours présente de considérer l'Amérique du Nord comme une seule entité – indirectement on réfère à la doctrine Monroe, on parle de « défense de l'Amérique du Nord ». L'auteur nous rappelle les efforts extraordinaires entrepris par Mackenzie King pour s'assurer l'état canadien des stations radars du grand nord canadien. Une visite même rapide des stations de la ligne d'alerte radar (DEW) confirment les pires anxiétés de notre feu Premier ministre. Stacey conclut avec regret « Canada could usually, in the end, get what she wanted out of London. In the last quarter of the twentieth century Canadian influence in Washington is a rather more uncertain commodity ».

Il a été dit qu'un appel à l'histoire est un appel à l'autorité (A.N. Whitehead), les militaires canadiens feraient bien de réfléchir sur l'histoire et ce qu'elle leur enseigne sur les relations entre civils et militaires canadiens

lors d'opérations à l'étranger. Quel traitement nous réservent nos Alliés pour la prochaine campagne?

A.R. BRÛLÉ

*Ministère de la Défense nationale
Ottawa*

THOBIE, Jacques, BOUVIER, Jean et GIRAULT, René – *L'impérialisme à la française: La France impériale 1880-1914*. Paris, Éditions Mégreli, Coll. « Chemins d'aujourd'hui » 1982, 328 p.

Ouvrage de synthèse, *La France impériale* l'est à plus d'un titre. Il intègre les données et les conclusions des grands travaux de recherche réalisés depuis quelques années. Pour avoir été aux premiers rangs dans ce défrichement, J. Thobie, orfèvre pour ce qui touche l'Empire ottoman et la Turquie, est bien placé pour en rendre compte. Et le tour d'horizon auquel il convie le lecteur est à la mesure du champ de l'activité internationale de la France. Il notera au passage l'état des connaissances actuelles ainsi que les recoins d'obscurité.

Toutefois d'un catalogue, fût-il exhaustif, il n'en est pas question. La matière empirique, les jugements des chercheurs, s'ordonnent autour d'une démarche théorique se nourrissant aux sources mêmes de la recherche historique. L'impérialisme français n'étant pas le seul, il est mis en perspective et son action élucidée à la lumière des traits perceptibles dans l'ensemble d'un processus. Autrement dit, il est mesuré, scruté, pesé à l'aune du concept qu'est l'impérialisme. L'auteur aborde ainsi son propos dans l'introduction:

Deux vastes questions solidaires et corrélatives se posent à l'orée d'une étude de l'impérialisme français: puisqu'il participe d'un mouvement historiquement plus vaste, plus général, l'impérialisme français correspond-il à ce qu'on pourrait appeler, faute de mieux, un modèle à la fois descriptif et explicatif caractérisant l'impérialisme tout court? Plus précisément, dans quelle mesure

l'impérialisme français, historiquement vécu et étudié, donne-t-il un contenu réel et donc une vérité à un schéma théorique lui-même dégagé à la suite d'une réflexion sur les impérialismes concrets, empiriques, historiques? (p. 11)

C'est là où J. Thobie se distingue et nous livre le genre d'essai – rarissime – qui conjugue la matière empirique et l'entreprise explicative. À la présentation descriptive du rôle de la France dans le monde se double à tout moment l'interrogation concernant son rapport à l'impérialisme en tant que stade de la société capitaliste en général. En quoi la France est-elle impérialiste? Qu'ajoute le cas français à l'appréhension de l'impérialisme? Ajoutons que J. Thobie, prenant les notions de Hilferding, Boukharine et Lénine comme point de départ, ne se refuse pas à les affiner ou à les délester de leurs aspects caducs. L'auteur fait ainsi preuve d'un puissant esprit de synthèse dans un travail dont le besoin commençait à être senti. Historiens et politologues des relations internationales, et bien entendu leurs étudiants, peuvent se féliciter d'avoir sur le sujet un travail auquel la commodité n'enlève rien à la rigueur.

L'essai consacre un chapitre aux ressorts économique-financiers de l'expansion française avant de procéder à l'analyse du caractère de l'intervention de la France dans les divers pays et régions où elle s'est exercée. Le poids des échanges commerciaux de la France par rapport au commerce mondial, le taux de croissance de son commerce en volume et en valeur, la nature des importations et des exportations, la structure géographique des échanges, le lien entre protectionnisme et colonisation font l'objet de succincts aperçus. Une place centrale revient à l'exportation de capitaux dans le déploiement de l'impérialisme. Aussi sont pris en compte: les sorties de capitaux industriels bancaires, leur interpénétration, les stocks et les flux de capitaux, la méthode de calcul directe (les opérations) et la méthode indirecte (la balance des paiements courants), le partage entre placements en fonds d'État et investissements dans les entreprises, la répartition géographique, l'origine